

Ce n'est pas de sa faute à mon homme, je sais,
Mais celle des méchants amis qui le gouvernent.
Oh ! ces amis que je les hais, que je les hais !
N'ont-ils pas transformé mon logis en taverne ?
Les premiers n'étaient pas, je crois, mauvais garçons,
Entre eux gaïement roulaient les sous et les chansons ;
Ils ne veillaient pas tard. Je trouvais ceci drôle :
Voir jouer mon mari par dessus son épaule,
Plutôt que lire et lire encore en l'attendant.
Lui devenait plus gai que les jours précédents.
Puis d'autres sont venus pleins de phrases lubriques,
Enracinés perdants, noceurs mélancoliques.
De ceux là mon mari percevait de l'argent,
Un peu dans la semaine et beaucoup le dimanche.
Je tremblais. Il me dit, après une nuit blanche :
" Il le faut, tout va mal et c'est décourageant,
" Veux-tu que nos enfants périssent de misère ?
" Et puis, les lois, tu sais, tiennent de l'arbitraire,
" On les fabrique, on les défait, suivent les goûts ".
Moi, je n'ai pas appris à discuter de tout,
Je ne peux pas juger, mais ces paroles semblent
Autant de sons jolis, savants pour mieux leurrer.
Ce fut le comble hier, tous les hommes ensemble
Criaient à mon mari de les désaltérer.
Lui, nerveux, me souffla : " Donne-moi donc de l'aide ".
J'hésitais, un enfant soudain pleure, je cède,
Et pour que les petits mangent et soient vêtus,
Qu'ils poussent vigoureux, satisfaits de la vie,
J'ai doublé le hoquet des gorges assouvies :
Aux pâles vicieux, aux joueurs morfondus,
J'ai versé la liqueur affolante et berceuse.
.....
Que les hommes sont durs ! Que je suis malheureuse !

Alphonse BEAUREGARD.